

*En 1914, le jeune René qui a dix-neuf ans passe ses vacances chez les Denier, à Port-Navalo, et écrit presque quotidiennement à son père.*

**27 juillet 1914**

Mon petit père chéri,

Je suis en retard pour t'écrire car j'aurais voulu que cette lettre arrivât pour ton dimanche.

Ai bien reçu ta lettre contenant le mot pour Madame Denier, qu'elle a trouvé, m'a-t-elle dit, charmant.

Je ne savais pas qu'elle t'avait écrit auparavant.

Toute la semaine temps de chien, vent et pluie sans discontinuer. Les vacances ne s'annonçant pas très belles, beaucoup de gens hésitent à partir. Tous les trains sont vides.

Un seul beau jour avant-hier pour l'arrivée de Monsieur Denier, nous nous sommes levés à 4 heures. Jacques et moi, nous avons pris le train pour Vannes afin d'être à son arrivée car il est venu par Redon et Rennes. Comme moi, il jouit d'une place (en 1<sup>re</sup>) sur le réseau de l'État au titre de publiciste. Pour revenir nous avons pris le bateau pour Port-Navalo à 10 heures et demie après deux heures de traversée à travers tout le Golfe. C'est une promenade inoubliable, cette randonnée à travers toutes les îles qui, dit-on, sont aussi nombreuses que les jours de l'année. Mer calme malgré un courant qui traverse le Golfe et qui est d'une violence extraordinaire, c'est un vrai fleuve, aucune inquiétude du côté de l'estuaire et de son contenu.

Cela a été la grande distraction de la semaine car le travail ne marche pas fort. Je voudrais pourtant finir une de mes toiles que Monsieur Denier a trouvée bien.

Nous sortons pourtant mais en capuchon.

Cela n'est pas gai.

Enfin la grande préoccupation, ce sont les nouvelles extérieures. Après l'affaire Caillaux que nous suivons avec passion, voici des nouvelles alarmantes. Nous attendons un télégramme pour tantôt rappelant M. Denier à Paris.

Tout cela est très grave.

Nous sommes bien informés, Monsieur Denier étant banquier. La Bourse est affolée et la Rente baisse de 3 ou 4 en deux jours, chose vue seulement en temps de guerre. Tout le monde retire son argent des banques, c'est une déroute financière. Ceci est quand même stupide que pour un traité nous liant à la Russie, nous marchions contre l'Allemagne.

Heureusement que la conflagration sera européenne, c'est ce qui est intéressant et qui fera obtenir la paix. Nous serons fixés aujourd'hui. Enfin toute la famille est très inquiète. Je n'ai pas encore agité la question du départ, j'en parlerai après que nous serons fixés sur tous ces événements.

Qu'est-ce qu'en dit Henri ?

J'ai malheureusement peur que ces questions internationales n'intéressent pas le directeur de l'Institut et ne lui fassent cesser momentanément les séances de vacances.

En tout cas, malgré le temps, je profite, je brunis, je me baigne et me gave et ces vacances s'annoncent comme les plus belles que j'ai jamais passées et je songe au milieu de mes enchantements quotidiens que c'est à toi que je dois tout cela. J'espère que mon travail te récompensera un jour. Monsieur Denier est un vrai conducteur d'hommes, à 50 ans, il a encore l'enthousiasme d'un jeune homme de 20 ans et nous chauffe à blanc.

Il espère pendant ces trois semaines écrire un acte ou deux.

Leur maison me semble chaque jour plus charmante et pratique et je crois que c'est sa jumelle qu'il te faudra un jour.

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon papa adoré.

Ton fils qui t'aime.

René

Je me souviens que le jour de mon départ, tu souffrais d'une douleur ?  
Est-elle passée ?

## 14 août 1914, Port-Navalo

Mon Papa chéri,

J'ai maintenant ta lettre du 5 août et le télégramme du 12. Me voilà rassuré sur ton sort. J'avais d'ailleurs reçu la veille une lettre de Suzanne et une de ta sœur m'annonçant ton départ, départ que je n'ai donc connu que 8 jours après. Ici c'est un retard courant. Je voudrais bien avoir un mot d'Henri. En as-tu reçu un ?

Je ne sais aucun détail, ce départ précipité a dû te surprendre.

Pour moi, aujourd'hui ils sont bien tristes, car une dépêche vient de leur annoncer la mort de la mère de Madame Denier et il n'y a rien à faire pour essayer de rejoindre Paris à temps. Si les Denier rentraient à Paris, je ne sais pas ce que je ferai.

Je ne sais pas si dans un pareil cas on ne devrait pas s'engager, tu as dû voir que l'on acceptait des engagements pour la durée de la guerre à partir du 20.

C'est bête d'être jeune et valide et de rester, pendant que toi par exemple avec tes jambes fatiguées, tu cours et tu te démènes.

Et plus tard lorsque l'on dira « Eh bien, cette campagne de 1914, l'avez-vous faite ? Il faudra répondre : « J'avais 20 ans et je suis resté les bras croisés. » En attendant nous travaillons toujours et nous nous battons avec nos pinceaux.

J'espère que cette lettre te parviendra ainsi que les deux précédentes écrites depuis ton départ.

Quel temps vivons-nous !

Mon Papa,

Ce n'est pas l'aisance qui vient pour nous cet hiver. Vainqueur ou vaincu c'est la ruine et il faudra des années pour nous relever de ces jours. Je ne parle pas du progrès enrayé pour longtemps ni de la mentalité des foules qui va redescendre 3 degrés au-dessous. C'est un recul intellectuel et moral de 10 ans.

Enfin, je t'embrasse de tout mon cœur, mon père chéri.

René

Je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter outre mesure pour Henri, s'il reste à son bureau, il ne risque rien, car les Allemands n'essaieront

jamais rien sur Toul. Toul et Verdun sont imprenables, c'est l'endroit le plus invulnérable de la frontière.

Beaucoup de baisers et du courage.

René

*Repli des Alliés près de Nancy. Fin de la bataille de Lorraine.*

## 26 août 1914

Mon Papa chéri,

J'ai bien reçu ta lettre contenant les trois coupons dont je te remercie.

En effet, à être un peu juste bien que ne dépensant pas, mes seuls frais ont été deux ou trois tubes de blanc trouvés à Vannes, une réparation au talon d'une vieille chaussure, des timbres. Le temps file bien vite, mon Papa, et voilà plus de trois semaines que la guerre est commencée. Tu dois bien t'ennuyer ici, si loin de tout et seul, encore moi je suis un peu en famille chez des amis dont j'apprécie chaque jour le dévouement. Toujours le même calme dévouement à Port-Navalo. Le récit de toutes ces atrocités y détonne. Depuis hier, à la nouvelle que la grande bataille est commencée, nous ne tenons plus en place. Dans ces moments-là, tout le monde voudrait un fusil et j'échangerais bien mes pinceaux contre un.

On me parle de Saint-Brieuc, j'aime mieux te dire tout de suite que cette idée ne me sourit guère. Admettons un instant que Jacques parte tout de suite, ce qui est peu probable, eh bien, tu me vois partant là-bas auprès des Delisle et pour combien de temps. Peut-être des mois, exilé chez eux où l'on doit plus pleurer que rire et puis il faudra les indemniser. J'aime mieux dépenser à Paris, ce qui sera plus économique, il y a la maison qui ne peut pas rester ainsi. D'ailleurs nous épuisons nos dernières couleurs, et de ce fait, je serai condamné à l'inaction.

Pour moi, Paris, c'est la vie, c'est une période unique de notre vie. Je veux vivre cette fièvre et palpiter au milieu de cet enthousiasme, c'est peut-être très utile pour moi. J'espère y trouver quelque chose pour ma peinture et tâcher de rendre une de ces impressions.

D'ailleurs je ne serai pas seul, j'aurai des amis. Toledo \* est rentré à

\* Voir la liste des noms cités, p. 307.

Paris par le dernier train venant d'Allemagne. Si je suis seul pour des mois, avec qui pourrais-je parler de ce qui m'intéresse ?

Et puis j'ai les Denier, si nous rentrons, je peux être utile à quelque chose. Te voilà convaincu, mon Papa chéri, tranquillise-toi, je suis rayonnant de santé et je n'ai rien à craindre. Va ! Les Allemands ne sont pas encore sous les murs de Paris et si cela devait venir, tu seras le premier à me pousser à donner ma peau.

J'ai reçu avant-hier une lettre d'Henri datée du 17, c'est la deuxième que je reçois depuis la mobilisation. S'il ne me dit pas grand-chose, eux aussi sont cantonnés à Toul.

Avez-vous reçu des blessés à Fougères et as-tu du travail ? Pour nous jusqu'ici cela a été le plus grand secours.

On a tout de même beaucoup de peine à se faire à l'idée que là-bas les amitiés tombent et qu'au retour nombreux seront les vides.

Je songe parfois à l'atelier Lucien Simon (dont le fils est parti), l'élément étranger va disparaître, et notre massier autrichien (Degothardi) ne reparaitra pas vraisemblablement, encore si l'atelier réouvre !

Ce matin, pluie, mais toute la semaine temps merveilleux. Monsieur Denier est venu nous rejoindre, je te l'ai dit, dans ma dépêche.

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon Papa chéri.

Ton fils de 19 ans qui t'adore.

J'espère que ta santé est bonne, que tu n'as pas trop à courir pour tes jambes.

Bien des choses des Denier.

## **2 septembre 1914, Port-Navalo**

J'ai attendu un peu pour te répondre d'avoir réglé ma situation pour te l'exposer.

Tu vas être rassuré tout de suite, voilà : nous avons lu dans les journaux que la classe 1914 va partir dans quelques jours dès la publication du décret. Jacques partira, accompagné de son père pour Paris. Monsieur Denier m'a demandé de rester auprès de Madame Denier, le temps que je pourrai, voulant éviter à celle-ci les rigueurs d'un séjour à Paris et ne pouvant la laisser seule à Port-Navalo.

[...] à part cela aucun événement intérieur. Nous suivons avec fièvre les faits de guerre.

La lutte sera plus ou moins longue mais le résultat final est certain, c'est l'extermination d'un peuple. Il est impossible de ne pas avoir confiance.

Les indigènes d'ici ont une mentalité d'idiots, ils se voient tous mauvais et font dans leurs culottes, c'est à se taper dessus.

Et toi, mon Papa chéri, qu'est-ce que tu fais à Fougères ? Avez-vous des blessés ?

Il y en a déjà à Vannes et j'ai déjà vu des soldats qui ont été au feu à Margueniers et à Rocroy. Nous allons avoir cette semaine des réfugiés belges.

As-tu beaucoup de fatigue, fais attention, il va y avoir des épidémies et ce n'est pas le moment de tomber malade.

Et Henri, notre grand, entend le canon mais n'a rien à craindre ; il paraît qu'il veille la nuit et ne s'occupe que de paperasses, bah ! Il fait son devoir comme un autre, tout le monde ne peut avoir un fusil et être au premier rang.

Quand je songe que l'Allemagne a toutes ses classes en armes jusqu'à des enfants de 16 ans !

Nous n'en sommes pas là. Si cela venait, eh bien, je partirais de bon cœur car l'on ne tient pas en place.

Ayons confiance, notre foyer est loin de nous tous, mais au jour de la rentrée triomphale, nous nous retrouverons rue Castex et le bonheur d'être ensemble adoucira le souvenir de l'épreuve. Au fond nous ne sommes pas les plus malheureux comparés à toutes les familles qui pleurent déjà leurs morts !

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon petit père chéri.

Ton fils qui t'adore.

René